
NOTICE

SUR

VALENÇAY¹

PAR

Madame LA DUCHESSE DE DING *et plus tard* DUCHESSE
DE TALLEYRAND

A

BOSON DE TALLEYRAND-PÉRIGORD

MON PETIT-FILS

Tout le monde trouve qu'il est honteux d'ignorer l'histoire de son pays ; mais, peu de personnes savent à quel point le plaisir d'habiter un beau lieu s'augmente par la connaissance exacte de son origine et de ses souvenirs ; aussi l'ignorance, à cet égard, est-elle assez générale. Je conviens que la recherche des dates et des faits appliquée à des lieux sans célébrité, peut sembler puérile ; mais là, où comme à Valençay, plusieurs illustrations ont consacré une antique demeure et lui ont assigné une place dans l'histoire, il me paraîtrait d'autant plus déplacé de les ignorer ou de les confondre, qu'on se trouve plus particulièrement appelé à les respecter. Ne les dédaignez donc pas, mon enfant ; prenez plaisir, au contraire, à cette petite

1. Brochure in-4° imprimée à Paris, chez Crapelet, rue de Vaugirard, 9, 1848, et devenue très rare.

étude que j'ai cherché à vous faciliter ; puisse-t-elle vous encourager à rester aussi noble de cœur et de pensée, que l'est par sa date, sa splendeur et sa tradition, le lieu dont je vais vous parler.

DUCHESSE DE DINO,
NÉE PRINCESSE DE COURLANDE.

Au château de Rochecotte, novembre 1836.

AVANT-PROPOS

L'empereur Napoléon avait le goût des choses élevées, et les habitudes étroites de sa première éducation ne trahissaient que rarement l'instinct qui le poussait à inventer, ou du moins à rechercher et à imiter ce qui avait de l'éclat et de la grandeur. Curieux des grandes existences du passé, il questionnait souvent ceux qu'il croyait en état de bien lui répondre sur les mœurs, les usages et la manière d'être d'autrefois. Un jour qu'il s'était informé avec soin de la vie que le duc de Choiseul avait menée à Chanteloup, avant son exil, frappé du grand état de ce Ministre et de la splendeur qui en rejaillissait au dehors sur le Roi et sur le pays, l'Empereur voulut aussi que son ministre des affaires étrangères pût réunir dans un beau château les étrangers de distinction. Il en témoigna le désir à M. de Talleyrand et lui dit : « Je veux que vous achetiez une belle terre, que vous y receviez brillamment le corps diplomatique et les étrangers marquants, qu'on ait envie d'aller chez vous, et que d'y être prié soit une récompense pour les ambassadeurs des souverains dont je serai content. » M. de Luçay, présent à cette conversation, et gêné alors dans ses affaires, proposa Valençay à M. de Talleyrand ; mais cette acquisition dépassant de beaucoup la somme dont celui-ci pouvait disposer, l'affaire ne se serait pas terminée si l'Empereur qui désirait à la fois être

utile à M. de Luçay et agréable à son ministre, n'eût fait don à M. de Talleyrand de l'excédant nécessaire pour conclure.

C'est probablement la part principale que l'Empereur eut à cette acquisition qui lui persuada qu'il pouvait disposer de Valençay sans l'agrément du propriétaire, et qui lui fit changer en prison d'État ce château où M. de Talleyrand avait déjà, d'après les desir de l'Empereur fait plusieurs voyages avec les ambassadeurs et les étrangers que la curiosité, la peur ou l'intérêt appelaient alors en France. L'Empereur, mécontent de l'opposition qu'il rencontrait dans M. de Talleyrand à l'occasion de sa funeste expédition d'Espagne, se plut, dès lors, à le contrarier dans tous les détails de sa vie privée. Il relégua les princes d'Espagne à Valençay où il passèrent six années. Napoléon voulut, à la vérité, que M. de Talleyrand se rendît à Valençay pour recevoir ces augustes prisonniers ; mais les respects infinis avec lesquels M. de Talleyrand les traitait déplurent à l'Empereur qui ne lui permit plus de retourner auprès d'eux.

M. de Talleyrand ne revint en Berry qu'après le congrès de Vienne à la bataille de Waterloo. Je l'y suivis au mois d'avril 1816. Malgré les dégradations inévitables que l'absence du propriétaire entraîne toujours, et les traces fâcheuses laissées par les Espagnols, Valençay me frappa comme merveilleux par la noble élégance de sa construction, par son heureuse situation, enfin par l'agrément et l'étendue de ses promenades. J'ai beaucoup habité ce beau lieu, et je m'y suis toujours retrouvée avec un nouveau plaisir. Depuis vingt ans que j'y reviens chaque année, j'ai vu le pays s'enrichir et se vivifier par des ponts, des routes et des canaux. Les habitants, tirés de leur inertie par d'utiles établissements d'industrie ; l'ignorance absolue

cédant à l'action d'écoles bien dirigées, j'ai vu les malades secourus, les malheureux consolés, et la part active que M. de Talleyrand a prise à tant de progrès et de bienfaits me les a rendus plus précieux à observer. J'ai vécu dans ce château avec des gens d'esprit, de tous les pays et de toutes les conditions. J'y ai entendu causer avec urbanité, une liberté et un bon goût devenus bien rares aujourd'hui. J'y ai joui de l'amitié des personnes que je respecte le plus et que je chéris davantage. Mes enfants y ont passé leurs joyeuses vacances ; le berceau de mes petits enfants y est entouré aujourd'hui des bénédictions de toute la contrée. Comment ne pas me sentir émue au nom de *Valençay*, comment me refuser la satisfaction de dire ici à quel point ce lieu m'est cher, et ne pas céder au besoin de lui élever un petit monument de reconnaissance, en le faisant connaître avec détail à ceux qui peuvent être curieux de son histoire ?

1836.

OCTOBRE 1841.

Mon fils aîné, le duc de Valençay, désirant que cette Notice, terminée il y a cinq ans, soit imprimée, pour servir plus facilement de guide aux curieux qui visiteront le château, je lui donne mon consentement à cet effet ; mais je préviens ceux qui voudront chercher dans les pages que j'ai tracées une description exacte des lieux, que les changements survenus depuis la mort du Prince de Talleyrand n'y sont pas indiqués. On n'y trouvera que le *Valençay* de mon oncle. J'ajouterai seulement, que le prince de Talleyrand, dans la dernière année de sa vie, avait fait préparer, sous la chapelle des sœurs de charité, un caveau de famille, où il a voulu être enterré. Mort à Paris, le 17 Mai 1838, ses obsèques ont eu lieu à Valençay le 5 septembre de la

même année, au milieu d'un nombreux concours de parents, d'amis et de personnes de tout rang, qui pleuraient en lui le bienfaiteur de la contrée.

DUCHESSE DE TALLEYRAND,

NÉE PRINCESSE DE COURLANDE.

Rochecotte octobre 1844 (1).

OUVRAGES ET DOCUMENTS

CONSULTÉS POUR LA RÉDACTION DE CETTE NOTICE :

1. *L'art de vérifier les dates.*
2. Bernier, *Histoire de Blois.*
3. *Mémoires de l'abbé de Marolles.*
4. *Archives du Château.*
5. *Mémoires de Mademoiselle de Montpensier.*
6. La statistique du département l'Indre.
7. *Histoire des Comtes des Bourgogne* par André Duchesne.
8. *Bibliothèque historique de la France* par J. le Long, oratorien.
9. *Histoire du Berry*, par Thomas de la Thaumassière.
- 10 *Histoire de la maison de Châtillon*, par André Duchesne.
11. *Antiquitates urbis et Comitatus Blesensis*, auctore Dionysio Pontano. — Parisiis, 1677.
12. La Martinière, *Dictionnaire géographique.*
13. Moreri.
14. Le Père Anselme.

1. Comme on le voit par les documents qui précèdent, cette notice avait été écrite, du vivant de M. le prince de Talleyrand, par madame la duchesse de Dino, aujourd'hui duchesse de Sagan et de Talleyrand, qui, en 1831, voulut bien en permettre l'impression. Diverses circonstances, qu'il serait superflu de mentionner ici, ont mis obstacle à ce que l'autorisation dont il s'agit reçut alors son effet. Maintenant, en 1848, M. le duc de *Valençay* s'estime heureux de pouvoir enfin y donner suite, et bien du monde lui en saura gré. Car ils sont nombreux encore ceux qui ont vu Valençay dans son ancienne splendeur, et chez qui sa description, fidèle et simple, comme celle qu'on va lire, ne peut manquer de réveiller les plus douces impressions. Pourquoi faut-il, hélas, qu'à de tels souvenirs se trouvent déjà mêlés tant de tristes regrets ! Pourquoi surtout faut-il que des deux personnes qui ont le plus animé et illustré cette noble demeure, l'une ait disparu de la terre et l'autre soit loin de la France !

Note d'un ancien hôte du château de Valençay.

Février 1848.

NOTICE SUR VALENÇAY

CHAPITRE PREMIER

LA TERRE DE VALENÇAY

L'origine de la terre de Valençay se perd dans la nuit des temps. La partie la plus ancienne des titres féodaux n'existant plus aujourd'hui, on ne saurait remonter aux premières époques où cette terre a été classée parmi celles qui furent démembrées des grands fiefs de la couronne, pendant et après le règne de Louis le Débonnaire, pour passer dans les mains des seigneurs qui, profitant des troubles de ce règne et de ceux qui l'ont suivi, se rendirent propriétaires des domaines qu'ils ne possédaient qu'à titre de bénéfice, c'est à dire à vie, ou seulement pendant qu'il plaisait au souverain de leur en laisser la jouissance.

La terre de Valençay a été, à une époque fort reculée, d'une étendue immense ; les domaines ou les droits qui la composaient allaient jusque sur les bords de la rivière du Cher, aujourd'hui elle est encore d'une importance qui la place au premier rang des propriétés particulières. Le tableau qui suit établira exactement les contenances, les lieux où les terres sont situées et les diverses natures de culture.

TABLEAU indicatif de la contenance par commune de la Terre de Valençay.

NOMS des COMMUNES.	CONTENANCE PAR NATURES DE CULTURES.									
	Terres labourables.	Bruyères ou terres incultes.	Bâtiments et cours.	Jardins et chene- vières.	Prés.	Étangs.	Carrières	Bois.	Vignes.	Pares, potager, garenne et bréviande.
	h. a. c.	h. a. c.	h. a. c.	h. a. c.	h. a. c.	h. a. c.	h. a. c.	h. a. c.	h. a. c.	h. a. c.
Lucioux.....	290.39.94	254.53.94	77.18	2.01.10	11.86.88	16.20.12		943.90.20		
Valençay.....	682.46.51	302.88.94	8.61.50	15.43.75	66.28.98	5.05.01	1.90.98	1988.98.26	11.36.26	147.86.50
Veuil.....	497.65.72	1529.99.08	6.82.38	4.91.36	47.85.76			152.47.16		
Luçay.....	1563.93.60	2655.94.42	6.80.70	9.71.96	107.76.09	67.27.70	4.12.40	894.38.48	3. 10	4.20
Faverolles.....	372.07.18	284.51.03	1.21.62	1.25.18	14.67.	2.		18.12.		
Paulmery.....	6.23.56				8.43.74					
Lye.....	67.16.40	20.10.11								
Vicq-sur-Nahon....		43.91.76	84.	4.12.10	8.51.54			916.72.84		
Langé.....					15.98					
Villantroy.....	193.68.84	288.73.40	1.10.10	1.70.70	10.62.40	2.90.11		881.29.50		
Levroux.....	1.89.44	23.61.88	6.76	19.42	72.44					
Moulins.....		78.79.70	70.14	46	50.10			650.82.38		
Saint-Martin.....		290. 29						82.08.56		
Sainte-Colombe.....								149.74.06		
Ménétreol-s.-le-Land.								310.43.08		
Menetoux.....	1.06.70				1.64.05					
Parpeçay.....					10.69.14					
Sainte-Cécile.....					1.74.02					
Poulaines.....	450.62.70	331.08.06	6.08.30	6.51.57	34.43.20			300.51.05	1.10.01	
Varennes.....	634.14.58	196.19.59	6.20.47	8.78.82	54.42.77			61.25.24		
Noans.....		100.67.70			3.16.11			212.14.16		
Selles-sur-Cher.....			50.04							
Meunet.....					3.94.16					
	4761.35.17	6400.99.90	39.73.51	55.13.96	384.44.36	93.42.74	6.03.38	7562.86.97	15.46.37	152.06.50

RÉCAPITULATION.

	H. A. C.
Terres labourables.....	4761.35.17.
Bruyères et terres incultes.....	6400.99.90.
Bâtiments et cours.....	39.73.51.
Jardins et chenevières.....	55.13.96.
Prés.....	384.44.36.
Étangs.....	93.42.74.
Carrières.....	6.03.38.
Bois.....	7562.86.97.
Vignes.....	15.46.37.
Parc, potager, garenne et bréviande.....	152.06.50.
TOTAL.....	<u>19471.52.86.</u>

La *Forge de Luçay* ne figure pas sur ce tableau, parce-
qu'elle trouve sa place d'une manière détaillée au sixième
chapitre. La *Forge de Meré*, qui en est une succursale
utile, vient d'être récemment établie aux portes mêmes
du *parc de Valençay* : Elle offre tout à la fois un but de
promenade agréable et une nouvelle source de prospérité
au propriétaire et aux habitants.

CHAPITRE DEUXIÈME

DES POSSESSEURS

Les soins que j'ai mis dans mes recherches sur les anciens propriétaires de Valençay m'ont fait trouver en 1268, une Alix de Bourgogne (fille d'Eudes comte de Bourgogne et de Mahaud de Bourbon), dame de St-Aignan, Montjoy et Valençay, qui porta ses biens dans la maison de Châlons Tonnerre, par son mariage avec Jean de Châlons, premier du nom, lequel mariage eut lieu en 1268 ¹. On voit, dans le Père Anselme, MM. de Châlons Tonnerre, descendants directs d'Alix de Bourgogne, porter parmi leurs titres celui de seigneurs de Valençay, Alix de Bourgogne avait hérité de ses propriétés en Berry de Mahaud ou Mathilde de Bourbon, qui les tenait de Iolande de Chastillon sa mère. Celle-ci y avait été appelée du chef de sa mère, Agnès de Douzy, fille unique et héritière de Hervé de Douzy et de Mahaud de Courtenay, fille de Pierre de Courtenay, depuis empereur de Constantinople. Le même Hervé de Douzy, arrière-grand-père d'Alix de Bourgogne, étant revenu de Damiette, mourut empoisonné en son château de Saint-Aignan, vers la fin de l'année 1221. Bernier prétend, sans apporter de citation à l'appui, que la terre de Valençay avait été, à une époque fort reculée, possédée par les comtes de Blois. Il regarde cette seigneurie comme un démembrement du comté de Blois, qui faisait partie du domaine de la couronne. Valençay relevait en effet du

1. Père Anselme, 8^e vol. page 417 art. D.— A. Duchesne, *Histoire des Comtes de Berry*, I. 3, page 358 et suivantes. — Extrait de l'*Histoire de la maison de Chastillon*, par Duchesne, t. 3, page 881.

comté de Blois, mais je n'ai trouvé nulle part qu'il appartint directement aux comtes de Blois.

C'est aux soins de M. Bouillet, un des principaux habitants de la ville de Valençay, qu'on doit la conservation d'une partie considérable des archives du château. Malheureusement tout ce qui était antérieur à l'année 1418 a été brûlé. Ce n'est donc que depuis cette date qu'on peut établir avec exactitude et clarté la filiation des propriétaires de Valençay, et les diviser ainsi qu'il suit par époque.

Première époque. Année 1418.

La terre de Valençay était décorée à bon titre de châtel-
lenie, preuve évidente que depuis longtemps elle était une
terre noble du Berry. Le plus ancien titre conservé dans
le chartrier du château est un acte du 14 juin 1418, par
lequel Hugues de Châlons, consent à ce que la donation
que lui avait faite le comte de Tonnerre, son frère, de la
châtellenie de Valençay soit annulée, laquelle terre lui
avait été donnée comme produisant 600 livres de rente.

Deuxième époque 1451-1745.

Jean de Châlons, bâtard de Tonnerre, vendit, le 28 avril
1451, les terre et seigneurie de Valençay à Jean d'Étampes,
évêque de Carcassonne, à Jean d'Étampes, évêque de Ne-
vers, à Guillaume d'Étampes, conseiller du Roi, et à mes-
sire Robert d'Étampes, chambellan du Roi, moyennant la
somme de 12 000 livres. L'illustre maison d'Étampes pour
laquelle Valençay fut érigé en Marquisat, posséda cette
terre pendant deux cent quatre-vingt-quatorze ans ; dans
les partages de famille, Valençay échut à Louis d'É-
tampes, petit-fils de Robert, le premier propriétaire. Louis
devint la souche de la branche d'Étampes, qui posséda

Valençay jusqu'en 1745, et le nom de Valençay fut, à chaque génération, porté par une ou plusieurs personnes de cette branche, parmi lesquelles j'en citerai deux qui se sont particulièrement distinguées : le cardinal et le bailli de Valençay. Le premier naquit au château de Valençay l'an 1584, de Jean d'Étampes, chevalier, seigneur de Valençay, et de Sarra d'Happlaincourt, fille unique héritière de Jean, seigneur d'Happlaincourt. Achille d'Étampes fut reçu chevalier à minorité en l'ordre de Malte dès l'âge de huit ans. Dès son bas âge, il parut fier et hardi, au point que, s'étant un jour lassé des corrections de sa mère, qui était une femme difficile et emportée, il ne se contenta pas de lui arracher les verges avec lesquelles elle voulait le châtier, mais s'étant saisi de quelques liens qu'il trouva dans la chambre, il attacha madame de Valençay à la colonne de son lit, et s'étant sauvé ensuite à l'écurie et jeté sur un des chevaux qu'il y trouva tout sellé, il s'enfuit, donnant ordre cependant à quelques domestiques d'aller détacher sa mère. Quelque temps après son arrivée à Malte, il fit voir la grandeur de son courage sur les galères de la religion, en combattant vaillamment les infidèles. Il se distingua depuis au siège de Montauban, sous le duc de Savoie, et fut fait prisonnier par les Espagnols. Ayant recouvré sa liberté, il servit le roi Louis XIII au siège de la Rochelle, où il commanda les vaisseaux en qualité de vice-amiral. Il fut fait ensuite capitaine des gardes de la reine Marie de Médicis, qu'il suivit d'abord dans l'exil ; mais se voyant inutile à cette princesse, il retourna à Malte et se distingua encore contre les Turcs. Urbain VIII l'appela à Rome pour commander ses armées, sous le cardinal Barberini, son neveu ; après la défense de Castro contre le duc de Parme, le pape le fit, en 1643, cardinal du titre de Saint-Adrien. Après plusieurs voyages en France, il fut

chargé de diverses négociations avec la cour de Rome. Il mourut dans cette ville, le 22 juin 1646, âgé de soixante-deux ans, et il y fut inhumé dans l'église des Carmes de la Victoire. Je trouve dans Bernier un assez joli portrait de ce cardinal, que je rapporte ici en entier.

« Il était de taille moyenne, de visage blanc et vermeil,
» de physionomie léonine, d'humeur libérale et de consti-
» tution robuste, prompt à se mettre en colère, mais s'apai-
» sant facilement; il était si hardi et si brave que les choses
» ne lui coûtaient pas plus à faire qu'à dire; et tout ce qu'il
» disait était assaisonné d'une raillerie prompte et naïve.
» Le cardinal Lugo étant venu le remercier de la part qu'il
» avait eue à sa nomination au cardinalat, et lui ayant fait
» de grands compliments et offres de services, jusqu'à lui
» proposer de lui servir d'aumônier, le cardinal de Va-
» lençay lui répondit : *Et vous direz encore mon bréviaire,*
» *si vous voulez, car je ne le dis jamais.* En effet, le pape
» l'en avait dispensé en lui donnant le chapeau, l'obligeant
» seulement à réciter trois fois par jour son chapelet. »

Henri d'Étampes, bailli de Valençay, neveu du précédent, naquit aussi au château de Valençay; il fut fait ambassadeur de France à Rome, commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, bailli du même ordre et grand prieur de France. L'oncle et le neveu, dont je viens de parler, sont les seuls de la branche d'Étampes-Valençay qui me paraissent avoir acquis une certaine célébrité historique.

Dès les premières années du XIII^e siècle, on retrouve plusieurs indices des embarras pécuniaires qu'éprouvaient messires d'Étampes-Valençay. Le chartier contient des actes de saisie et de vente partielle; le plus remarquable est celui du 10 octobre 1719, de la vente faite par Marie-Philiberte Amelot, veuve de messire Henri d'Étampes,

marquise de Valençay, de la moitié de la seigneurie et de ses dépendances au fameux John Law, moyennant un capital de 200,000 livres tournois et 12,000 livres de rente. La banqueroute et la fuite de Law firent rendre au conseil d'État, le 30 avril 1722, un arrêté qui annule cette vente, faute de paiement par ledit Law ¹.

Troisième époque, de 1745 à 1766.

Le 22 juillet 1745, la même marquise de Valençay vendit les terre et seigneurie de Valençay à messire Jacques-Louis de Chaumont et de La Millière, pour le prix de 400,000 fr. ²

Quatrième époque, de 1766 à 1803.

Mademoiselle Chaumont de La Millière revendit, le 3 juillet 1766, les terre et seigneurie de Valençay à M. de Villemorien, fermier général, pour la somme de 620,000 fr. M. de Villemorien joignit à la terre de Valençay celle de Luçay le Mâle, dont il fit prendre le nom à son fils. M. de Luçay étendit encore ses propriétés en y joignant la terre de Veuil.

Cinquième époque, de 1803 à 1829

Achat et possession des terres de Valençay, Luçay et Veuil, par Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, à lui vendues, en 1805, par M. de Luçay, fils de M. de Villemorien.

Sixième époque, année 1829 ³.

Le 25 février 1829, Charles-Maurice de Talleyrand-Péri-

1. Archives du château.

2. Archives du château.

3. Archives du château.

gord, Prince-duc de Talleyrand, duc de Dino, pair et grand chambellan de France, chevalier des ordres du Roi et de la Toison d'or, etc., etc., a fait donation, avec réserve d'usufruit pendant sa vie, de la terre de Valençay, ainsi que de toutes ses dépendances, à Napoléon-Louis de Talleyrand-Périgord, son petit-neveu, à l'occasion du mariage de celui-ci avec Alix de Montmorency.

C'est à l'occasion de cette donation que le prince de Talleyrand obtint du roi Charles X l'autorisation de faire porter le titre de duc de Valençay à son petit-neveu.

CHAPITRE TROISIÈME

LE CHATEAU A L'EXTÉRIEUR.

Le château de Valençay est incontestablement un des plus beaux monuments de la renaissance. Moins original que Chenonceaux, moins fantastique que Chambord, il est plus imposant que le premier et plus habitable que le second. Bâti par la famille d'Étampes, sur les dessins de Philibert de Lorme, architecte fameux, sous François Ier, à la même place, mais sur un autre plan que l'ancien manoir de MM. de Châlons, manoir dont les souterrains s'étendent encore sous la cour intérieure, le château de Valençay se déploie en équerre. Je n'ai rien à ajouter, comme description, si ce n'est le regret que le plus habile crayon ne puisse rendre la délicatesse infinie et la variété innombrable des détails de sculpture dont toutes les parties de cet édifice sont décorées. Ce que le dessin non plus ne saurait rendre, c'est la noblesse et le caractère de grandeur que donnent à l'habitation son étendue et tout l'ensemble qui la compose, la belle forêt de Gatines qu'on traverse avant d'y arriver en

1. Les dessins et le plan général se trouvent dans un album séparé.

venant de Selles, les avenues qui la suivent, les trois cours par lesquelles on entre dans le château : la première, si vaste, qui laisse apercevoir à gauche les écuries et une sortie sur la ville, et à droite, la salle de spectacle, avec une entrée sur le jardin ; la seconde, séparée de la première par les orangeries, d'une construction moderne et qui conduit, avant d'entrer dans la troisième, aux pieds du donjon devant lequel on s'arrête, parce qu'on est frappé tout à la fois de sa majesté et de son élégance. Ce donjon est en effet décoré d'une façon toute particulière ; il est, en lui-même, un monument remarquable par ses proportions élevées et gracieuses et par la multiplicité de ses ornements. Les cheminées de ce donjon étaient particulièrement remarquables ; brisées par le grand ouragan du mois d'avril 1836, le prince de Talleyrand, comme l'indique l'inscription qui y a été posée, les a fait rétablir telles qu'elles étaient précédemment. La révolution lui a enlevé une frise d'écussons aux armes des familles alliées à celles de MM. d'Étampes ; il ne reste plus que les noms de ces alliances, gravés au-dessous de la place qu'occupaient ces écussons. Les voici :

GOVRLAY-HAPPLAINCOVRT.
 HAPPLAINCOURT-BLANCHEFORT.
 GOVRLAY-PISSELEV.
 AZINCOVRT-HEILLY.
 GOVRLAY.
 BELLESTRE-VIGNACOVRT.
 POISSIEVX-HAPPLAINCOVRT.
 PASSAGE.

Sur la petite galerie :

IEHAN-D'APPLAINCOVRT.
 MICHELLE-DAVELVIS.

Le donjon et les deux corps de logis inégaux qui y touchent et se prolongent de chaque côté en se terminant par une grosse tour au couchant et une plus petite au nord, sont d'une date plus ancienne d'un demi-siècle au moins que le grand corps de logis. Celui-ci retourne en équerre, faisant face au midi sur le jardin, et fut bâti, à ce que je crois, par Dominique d'Étampes, qui mourut en 1691, à l'âge de quatre-vingt-seize ans. Il est certain qu'il a beaucoup embelli et augmenté le château, comme le prouve le passage suivant, tiré des Mémoires de l'abbé de Marolles. Cet abbé, né en 1600, dans les environs de Montrésor, parle souvent de son voisinage. Voici ce qu'il dit à ce sujet ¹ :

« Nous avions M. le comte de Béthune au château de
» Selles, que M. son père, frère du duc de Sully, avait si
» bien bâti sur la rivière du Cher ; M. le comte de Saint-
» Aignan, son beau-frère, depuis premier gentilhomme de
» la chambre, qui était souvent dans son château sur la
» même rivière, à deux lieues de là ; et M. de Valençay
» dans sa belle maison, qui n'en est qu'à une pareille dis-
» tance, et que M. d'Happlaincourt, son fils (Dominique
» d'Étampes), a depuis accru avec tant de somptuosité. »

1. Page 158 du premier volume, année 1630.

(A suivre.)

POUR COPIE CONFORME :

Eugène HUBERT.

NOTICE

SUR

VALENÇAY¹

PAR

Madame LA DUCHESSE DE DINO *et plus tard* DUCHESSE
DE TALLEYRAND.

(*Suite*).

CHAPITRE QUATRIÈME.

INTÉRIEUR DU CHATEAU. — LE REZ-DE-CHAUSSÉE.

Valençay a cela de remarquable que, malgré la grandeur et la noblesse sévère du château, rien n'y est triste, rien n'y est sombre ; cela tient à ce que de chaque fenêtre l'œil peut se porter au delà de l'enceinte du parc et embrasser le pays dans un assez vaste rayon. Les appartements, d'ailleurs, sont spacieux sans être immenses ; peut-être même pourrait-on leur reprocher de ne pas répondre tout à fait à la grandeur extérieure de l'édifice. Le rez-de-chaussée se compose d'un beau vestibule, à droite duquel, après la cage de l'escalier, est une grande salle à manger,

1. Brochure in-4° imprimée à Paris, chez Crapelet, rue de Vaugirard, 9, 1848, et devenue très rare.

puis la chambre à coucher du prince de Talleyrand, la salle de bain ensuite, au bout de laquelle une porte en fer ouvre sur une petite tourelle, dans laquelle un trappe pourrait encore faire tomber dans les anciennes prisons, qui servent aujourd'hui de caves; à gauche du vestibule, la salle de billard, le salon, une petite bibliothèque, une grande chambre à coucher, suivie d'un salon rond remarquablement gai et joli, terminé par un boudoir qui communique à la Terrasse des Fleurs par un escalier en fil de fer. Le rez-de-chaussée est commode et agréable. Le prince de Talleyrand lui a donné d'ailleurs les plus nobles ornements : des livres et des tableaux. Il y en a beaucoup dans la chambre même de M. de Talleyrand. Je citerai particulièrement un Titien (le portrait de sa fille), deux vieilles femmes par Rembrandt, le portrait d'Érasme par Holbein, celui de Le Brun, peint par lui-même et celui de Colbert, par Mignard. Cette chambre intéressante par cela même qu'elle est celle de M. de Talleyrand, l'est encore par le cachet de ses goûts et de ses habitudes qui y est empreint. Il y a rassemblé sept cents volumes de ses auteurs favoris. De grands fauteuils, différents établissements d'écriture et de lecture; encombrent un peu cette chambre qui sert également de cabinet de toilette, et dans laquelle, à travers la magnificence et la curiosité, règne quelque peu de désordre. Pendant le séjour des princes d'Espagne, l'infant don Antonio, oncle de Ferdinand VII, occupait cette chambre et y avait aussi laissé la trace de ses goûts particuliers. Quand je suis arrivée à Valençay, elle était encore *ornée* de plus de cinquante pièges à loups, que l'infant s'amusait à fabriquer lui-même. De plus, il y avait établi des gardiens de pots de fleurs, dans lesquels il cultivait des légumes espagnols; il les arrosait au moyen d'une petite pompe qu'il faisait jouer d'un des coins de la

chambre et qui aspergeait aussi bien la tenture que ce potager improvisé.

Dans la salle à manger le portrait du cardinal de Richelieu, par Philippe de Champagne ; celui d'Antoine Arnauld ; Christophe Colomb, par Sébastien del Piombo ; une Bénédiction d'Abraham et les deux Philosophes de Ribeira, sont particulièrement estimés. Le vestibule contient un superbe portrait de Gonsalve de Cordoue par le Titien et celui du duc de Ferrare, gendre de Charles V, par Antonio Moro, peintre estimé de l'école vénitienne ; ces deux portraits remplacent le portrait de Louis XIV et celui du grand Dauphin. Les princes d'Espagne, qui étendaient un peu trop le droit de parenté, les ont emportés en quittant Valençay. Dans la même pièce, une belle copie de la Vénus de Médicis et une colonne élégante, en marbre blanc, sont encore à remarquer. Cette colonne avec le vase qui la surmonte, a été rapportée de Grèce par M. de Choiseul-Gouffier.

La salle de billard n'a rien de remarquable que trois portraits curieux : celui de l'empereur Napoléon dans ses habits impériaux, donné par lui à M. de Talleyrand ; c'est le premier qui ait été fait de lui dans ce costume ; il est peint par Gérard, ainsi que celui du roi de Saxe, Frédéric-Auguste, qui, au lieu des cadeaux diplomatiques d'usage, voulut donner à M. de Talleyrand une marque distinguée de sa considération, en se faisant peindre pour lui pendant son voyage à Paris. En le lui donnant, le roi dit à M. de Talleyrand : « J'ai cherché ce qui était le moins un présent » et le plus une marque d'amitié. » Cet excellent roi, si vénéré dans son pays, n'ignorait pas qu'il devait aux bons offices de M. de Talleyrand la conservation de la belle galerie de Dresde. M. de Talleyrand défendit cette admirable collection contre l'humeur spoliatrice de M. Denon

et obtint de l'Empereur l'ordre que rien n'en serait enlevé. L'argument victorieux qu'employa M. de Talleyrand fut celui-ci : « Comment, sire, vous enlèveriez des tableaux » de la galerie de Dresde, lorsque le roi de Saxe, votre allié, » ne se permet pas même d'en faire placer un seul dans » ses appartements particuliers ? » Le troisième portrait est celui du roi Louis-Philippe, peint par Hersant ; il est fort ressemblant et a été donné par le roi à M. de Talleyrand, à son retour de l'ambassade de Londres.

Le salon n'est pas moins riche en portraits : ceux de Louis XVIII et de Charles X, y occupent les premières places. Ce sont deux ouvrages de Gérard, donnés à M. de Talleyrand par les deux rois qu'ils représentent, l'un après le congrès de Vienne, l'autre après le sacre. Le portrait de Ferdinand VII m'a toujours paru particulièrement curieux, c'est celui du prisonnier de Valençay, de ce prince qui, malgré quelque esprit, n'a su dignement porter ni la bonne ni la mauvaise fortune. Il est entré à Valençay comme un pauvre dupe ; il y a vécu en courtisan de son oppresseur¹ ; il en est sorti, despote capricieux ; son portrait, qu'on dit fort ressemblant, porte les traces évidentes de son caractère. Les hommages hardis que M. de Talleyrand avait rendus aux princes d'Espagne en 1808, semblaient mériter un souvenir. Le roi d'Espagne, auquel le général Alava qui venait de passer par Valençay, en 1819, le fit observer, y envoya le portrait dont je viens de parler. Ferdinand VII avait d'ailleurs conservé un souvenir affectueux de Valençay ; il confondait si bien, dans son esprit, la prison

1. Les lampions qui ont servi à illuminer Valençay, lors du séjour qu'y a fait, au mois d'octobre 1834, monseigneur le duc d'Orléans, étaient les mêmes que Ferdinand VII employait pour fêter la Saint-Napoléon ; les illuminations, mal dirigées, ont mis le feu à avenue qui, à cette époque, fut consumée presque en totalité.

avec l'asile, que jamais il ne se sentit plus en sûreté qu'à Valençay ; bien loin de chercher à recouvrer sa liberté, il refusa toutes les offres de délivrance qui lui furent faites, et passa l'amour du repos jusqu'à dénoncer à l'Empereur ceux qui tentaient de le tirer de prison. En un mot, le souvenir de Valençay, où, du reste, pendant six années, il n'éprouva pas la moindre incommodité, lui était si agréable, qu'il voulut le perpétuer. Il institua l'ordre de Valençay pour ceux de ses courtisans qui l'y avaient suivi ; il donna le nom de Valençay à un régiment de sa garde ; une frégate espagnole fut nommée *la Valençay* ; il envoya des dessinateurs prendre des vues de Valençay, qu'il fit graver à Madrid et qu'il envoya à M. de Talleyrand avec son portrait. Elles ont été placées dans la grande galerie du premier étage.

(A suivre.)



NOTICE

SUR

VALENCAY

PAR

Madame LA DUCHESSE DE DINO *et plus tard* DUCHESSE
DE TALLEYRAND.

(*Suite*).

J'ai toujours habité le rez-de-chaussée, excepté pendant les quatre jours que monseigneur le duc d'Orléans a passés à Valençay, au mois d'octobre 1834 ; depuis la grande Mademoiselle, aucun des princes de la maison de Bourbon de France n'était venu à Valençay. Malgré les terribles événements, qui depuis près de deux cents ans ont détruit tant de prestiges et surtout ceux qui s'attachent à la royauté, la population entière s'est cordialement réunie à nous, pour recevoir, au mois d'octobre 1834, le prince royal, avec cette joie respectueuse et tendre, si rare aujourd'hui, si générale à l'époque où la petite-fille d'Henri IV trouvait partout des fêtes sur son passage.

CHAPITRE CINQUIÈME

LE CHATEAU INTÉRIEUR. — ÉTAGES SUPÉRIEURS

L'escalier principal, placé au milieu du grand corps de logis, est en pierre avec une rampe de fer ; il est commode et bien éclairé ; chaque palier est orné d'encoignures en vieux laque qui portent soit des vases du Japon, soit des vases en porphyre. Deux grands tableaux enrichissent la cage de cet escalier, ce sont deux chefs-d'œuvre de l'école espagnole ; l'un représente l'extase de saint François d'Assise ; l'expression en est admirable de la composition parfaitement simple ; le second, Notre-Seigneur enfant, se piquant le doigt en tressant une couronne d'épines, est assis en face de sa mère, qui laisse tomber son ouvrage pour jeter un regard de douloureuse prévision sur son fils, dont la tête ressort en lumière sur un fond de rayons, au travers desquels s'aperçoit une tête d'ange légèrement indiquée.

Comme on a pu le voir dans la description de Bernier, une galerie règne, à chaque étage, dans toute la longueur du corps de logis principal. Elle est voûtée dans les souterrains, qui sont superbes ; elle est à arcades ouvertes au rez-de-chaussée. Au premier et au second étage, les galeries forment deux beaux corridors, sur lesquels ouvrent tous les appartements. Ces galeries, qui n'étaient en effet autrefois que de simples corridors, sont trop ornées maintenant pour conserver ce nom. Celle du premier étage est terminée d'un côté par la chapelle, et de l'autre, elle aboutit, en formant l'angle, à une autre galerie plus courte, qui compose à elle seule le premier étage du petit corps de logis. Cette seconde galerie conduit à la bibliothèque

principale, placée dans le donjon. La grande galerie, qu'on appelle galerie de la Chapelle, a cent soixante-huit pieds de long ; elle est couverte de gravures curieuses. Depuis la porte de la chapelle, qui est masquée par des tableaux à l'huile, représentant saint Étienne et saint Dominique, deux tableaux de l'ancienne école allemande, les gravures, d'abord religieuses, deviennent peu à peu historiques et enfin littéraires, à mesure qu'elles se rapprochent de la petite galerie qui conduit à la bibliothèque. Des sièges, placés de chaque côté de cette longue galerie, permettent d'y examiner avec attention cette intéressante collection, qui l'est également sous le rapport de l'histoire et de l'art.

La galerie qui conduit à la bibliothèque, plus courte que l'autre, a cependant encor soixante-six pieds : simple en profondeur, elle est éclairée des deux côtés par de grandes fenêtres qui jettent le plus beau jour sur des bustes en marbre blanc, copiés à Rome, d'après l'antique, sous l'habile direction du chevalier Azara ; ces bustes, posés sur des corps de bibliothèque en bois d'ébène, à hauteur d'appui, se trouvent séparés dans le haut par des bas-reliefs antiques, en marbre blanc, rapportés de Grèce par M. de Choiseul-Gouffier, l'ami d'enfance de M. de Talleyrand. Les seuls objets modernes qui existent dans cette jolie galerie, sont les bustes de La Fontaine et de Molière, par Houdon, et celui de M. de Talleyrand, par Bosio. Un médaillon en marbre blanc, sur lequel est le profil de mon père, sculpté à Rome, surmonte la porte qui conduit dans la bibliothèque proprement dite.

Outre les livres qui se trouvent dans l'appartement de M. de Talleyrand, à côté du grand salon et dans la galerie des bustes, il y en a encore une très-grande quantité dans la bibliothèque du donjon. M. Maré, l'intelligent bibliothécaire, m'a plusieurs fois répété qu'il comptait au delà de

quinze mille volumes, répartis dans les différents étages du château. Cette collection est due au prince de Talleyrand, ainsi que la très-belle collection de cartes géographiques, qu'il y a jointe. Un beau portrait de Galilée, par Ribeira dit l'Espagnolet, orne la cheminée de la grande bibliothèque. A cette pièce se lie un cabinet de curiosités, terminée par une niche dans le creux d'une tourelle. Cette adjonction à la bibliothèque également destinée à deux rangs de livres, est couverte, dans tout le reste de sa hauteur, d'une multitude de petits cadres dorés, contenant les portraits gravés de tous les personnages célèbres dont la France s'est honorée à différentes époques, et particulièrement au xviii^e siècle. Cette collection, formée par l'abbé Morellet, fut après sa mort achetée par M. le prince de Talleyrand et portée à Valençay. Entre chacun de ces petits cadres, se trouvent suspendues des médailles tant en bronze qu'en or et en argent, représentant également des personnages célèbres. Une foule d'objets d'art et de curiosités sont placés sur le corps de bibliothèque.

Mais ce qui rend, ce me semble, ce cabinet particulièrement intéressant, ce sont vingt-huit médaillons contenant les portraits en miniature de différents souverains, donnés par eux au prince de Talleyrand, à l'occasion des traités qu'il a été appelé à négocier et à signer ; ces portraits, enlevés aux boîtes dans lesquelles ils avaient été offerts comme cadeaux diplomatiques, composent maintenant, par leur réunion, comme l'histoire abrégée des dernières cinquante années. Le plus remarquable peut-être de ces portraits, est celui du sultan Sélim, qui, à une époque où rien encore n'était innové en Turquie, se fit peindre en secret pour M. de Talleyrand, et lui envoya ce portrait par le général Sébastiani.

J'ai déjà dit que tous les appartements principaux du

château donnent sur la grande galerie dite de la Chapelle. Ils sont spacieux, bien meublés ; on y voit aussi quelques tableaux de mérite, entre autres, un portrait de Bourdaloue, celui du duc de Beauvilliers, l'ami de Fénelon ; une femme gènoise, par Crespi ; des vues d'Italie, par Chauvin. Ces paysages de Chauvin se trouvent réunis dans ce qu'on appelle la chambre d'honneur ; c'est la plus grande du château et celle où Ferdinand VII a demeuré lorsqu'il quitta le rez-de-chaussée, pour se rapprocher de son frère don Carlos. J'ai toujours regretté que le mauvais état dans lequel se trouvait le mobilier de cette chambre, lors du départ du roi, ait obligé de la remeubler en entier ; le bois de lit, cependant, est le même que celui où couchait Ferdinand VII. J'ai vu depuis cette chambre habitée successivement par trois personnes auxquelles, à des titres différents, se rattachent des souvenirs de respect, d'attachement et d'intérêt ; toutes trois les dernières de leur nom, ou du moins des titres qui y étaient joints : il n'y aura plus ni duchesse de Courlande, ni princesse de Vaudémont, ni duchesse de Beauvilliers. Le voyageur curieux des noms historiques, ainsi que tous ceux qui ont connu ces trois femmes, si dignes du rang élevé que la Providence leur avait assigné, m'en auraient voulu de ne pas enrichir Valençay du souvenir qu'elles y ont laissé. Il est un autre souvenir qui m'est resté particulièrement cher, quoique la trace en ait été tristement rapide, c'est celui de cette jolie petite fille, à visage de séraphin, à cœur d'ange, qui toujours accompagnait madame de Beauvilliers. Bientôt orpheline de père et de mère, elle fut adoptée par toute la contrée ; elle nous appartenait à tous. Des rapports de voisinage, un lien de parenté plus direct, la ramenèrent une fois encore, depuis son mariage, sous les galeries de Valençay, où tous les joyeux souvenirs de son enfance

vinrent l'accueillir ; ce fut sa dernière apparition au milieu de nous. Le beau nom de Beauvilliers s'éteignit avec elle, peu de temps après qu'elle l'eut changé contre celui de princesse de Chalais.

L'appartement occupé aujourd'hui par le duc et la duchesse de Valençay, et qui communique à la chambre d'honneur, était habité par l'infant don Carlos. Dans la chambre de ma belle-fille, un grand portrait, peint par Robert Lefèvre, et qui me représente, n'a jamais été ressemblant. Celui du prince de Talleyrand, dans la chambre de mon fils, par Prudhon, est d'une grande vérité. Ce portrait, fait sous l'Empire, se trouvait à Compiègne, en habit de grand chambellan. Rejeté par la Restauration, il fut rendu à M. de Talleyrand, qui le donna à ma mère ; elle en fit changer le costume ; après sa mort, je le fis placer à Valençay.

Avant de quitter cette galerie, je m'arrêterai encore un instant dans un des appartements principaux qui en dépendent, c'est celui de la tour de l'Ouest ; il m'est cher, et jamais je n'y entre sans donner des regrets à celle qui, pendant dix-huit années, l'a exclusivement habité chaque fois que nous nous trouvions nous-même à Valençay : c'était la princesse Marie-Thérèse Poniatowska, veuve du comte Vincent Tyszkiewicz, nièce du dernier roi de Pologne et sœur du maréchal prince Poniatowski, tué à la bataille de Leipsick ; son affection l'avait décidée à choisir parmi nous une seconde patrie. Je regrette de ne pouvoir m'étendre ici sur tout ce que l'âme fortement trempée de cette femme courageuse lui a inspiré de nobles sacrifices, pour son oncle, qu'elle a suivi dans l'exil, pour son frère, qu'elle accompagnait dans les camps, pour ses amis, qu'elle aimait avec la plus rare et la plus généreuse fidélité.

Si je voulais citer ici tous les noms illustres, toutes les

célébrités diverses, toutes les personnes intéressantes qui sont venues voir M. de Talleyrand à Valençay, je dépasserais de beaucoup les limites, naturellement étroites de ce petit écrit ; mais je demande à tous ceux qui conservent un souvenir agréable de Valençay, d'être persuadés que celui qu'ils y ont laissé ne s'est point effacé.

Je n'ai plus qu'un mot à dire sur l'intérieur du château, qui contient en tout vingt-cinq appartements de maîtres. Le second étage se compose, ainsi que le premier, d'une rangée de chambres ouvrant sur un corridor, dans lequel se trouvent onze portraits de famille, tous en pied et de grandeur naturelle ; en voici la liste :

N° 1.

987. — Adalbert, comte de Périgord et de la Marche, fils de Boson le Vieux, troisième comte de la Marche.

Ce comte de Périgord est regardé par notre famille, comme celui auquel elle rattache son origine. Il est représenté au moment où il fait à Hugues Capet l'audacieuse réponse que cite le père Anselme. Voici un extrait de l'article :

« Audebet ou Adalbert, premier du nom, comte de la
 » Marche et de Périgord, fut un des plus emportés sei-
 » gneurs de son temps. Se voyant soutenu des forces de
 » Foulques Nera, comte d'Anjou, il fit une entreprise sur
 » la ville de Poitiers. Comme ce même comte d'Anjou avait
 » quelques prétentions sur la ville de Tours, Adalbert fut
 » l'assiéger. Hugues Capet et Robert, rois de France, mal
 » satisfaits de sa conduite et ne voulant pas cependant le
 » pousser à bout, se contentèrent de lui envoyer demander
 » *qui l'avait fait comte ?* à quoi il répondit brusquement :
 » *Celui-là même qui vous a faits rois.* »

C'est à ce comte de Périgord, qui ne reconnaissait de roi

que Dieu, qu'est attribué le cri d'armes qui est encore la légende des armes de MM. de Talleyrand-Périgord : *Re que Diou.*

N° 2.

Hélie de Talleyrand Périgord, né en 1301, évêque de Limoges, d'Auxerre en 1329, cardinal en 1331, mort en 1364.

Il fut un des cardinaux les plus célèbres de France par son goût pour les lettres, son influence dans le sacré Collège et ses missions politiques ; il alla en Angleterre afin de solliciter la liberté du roi Jean ; il contribua puissamment aux élections de Benoît XII, d'Innocent VI et d'Urbain V. Ses lettres à Pétrarque existent encore. Celui-ci convient que les cardinaux de Bologne et de Périgord *étaient les plus forts rameurs de la barque apostolique*. Le portrait du cardinal Hélie de Périgord a été peint d'après un tableau que l'on voyait à Toulouse dans la chapelle du collège de Périgord, qu'il avait fondée.

N° 3.

Anne-Marie de La Trémouille, veuve d'Adrien Blaise de Talleyrand-Périgord, prince de Chalais, mariée en secondes noces au prince des Ursins. La princesse des Ursins est trop connue pour nécessiter d'autres détails.

N° 4.

Anne-Françoise de Rochechouard-Mortemart, veuve de Michel de Chamillart, marquis de Cani, mariée en secondes noces à Charles de Talleyrand-Périgord, prince de Chalais, grand d'Espagne.

Elle était propre nièce de madame de Montespan et arrière-grand'mère du Prince de Talleyrand. Une chose à remarquer, c'est qu'il est question d'elle dans deux ouvrages du même genre écrits à cent ans de distance et par

deux personnes dont elle a été personnellement connue. L'un de ces ouvrages jouit depuis longtemps d'une grande célébrité, l'autre ne saurait manquer d'en avoir un jour, Le duc de Saint-Simon rapporte que c'est le mariage du fils de M. de Chamillard avec la nièce de madame de Montespan, qui le perdit dans l'esprit de madame de Maintenon, et qui causa sa disgrâce. M. de Talleyrand, dans ses Mémoires, parle avec le plus tendre respect de cette même princesse de Chalais, son arrière-grand'mère. Elle s'était retirée dans son château de Chalais en Saintonge ; c'est là, sous sa protection, que la première enfance de M. de Talleyrand s'est écoulée. Il s'étend avec beaucoup de détails sur cette époque de sa vie, qui, à mon gré, est un des plus touchants et des plus agréables passages de ses Mémoires. A l'heure qu'il est, à quatre-vingt-trois ans, M. de Talleyrand conserve encore le souvenir le plus vif de sa grand'mère et le plus détaillé de la vie qu'il menait au château de Chalais.

N° 5.

Charles-Daniel, comte de Talleyrand-Périgord, lieutenant-général des armées du Roi et chevalier de ses Ordres, né en 1734, mort en 1788, père du Prince de Talleyrand.

N° 6.

Victoire-Alexandrine-Éléonore de Damas, comtesse de Talleyrand-Périgord, née en . . . morte en 1809, mère du Prince de Talleyrand.

N° 7.

Alexandre-Angélique de Talleyrand-Périgord, archevêque de Reims, grand aumônier de France, depuis cardinal, né en 1733, oncle du Prince de Talleyrand, mort en 1821.

N° 8.

Le Prince de Talleyrand, par Prudhon, en habit de ministre sous l'Empire.

N° 9.

Archambeaud-Joseph de Talleyrand-Périgord, duc de Talleyrand, lieutenant général des armées du Roi, né en 1762, frère du Prince de Talleyrand.

N° 10.

Alexandre-Edmond de Talleyrand-Périgord, duc de Dino, né en 1787, fils du précédent et neveu du Prince de Talleyrand.

N° 11.

Dorothée, princesse de Courlande, née en 1793, mariée à Alexandre-Edmond de Talleyrand-Périgord, duc de Dino.

(A suivre).



NOTICE

SUR

VALENÇAY

PAR

Madame LA DUCHESSE DE DINO *et plus tard* DUCHESSE
DE TALLEYRAND.

(*Suite*).

Le seul mot digne d'être retenu qu'on se souvienne d'avoir entendu dire au roi d'Espagne pendant les six années qu'il a passées à Valençay, est celui-ci, que l'abbé Charpentier, curé de la ville, à qui il fut adressé, m'a répété. Le curé, homme de sens et de mérite, qui avait été confesseur du roi, se trouvant à son départ, voulut lui exprimer sa joie de le voir rendu à la liberté ; Ferdinand VII lui répondit : « Monsieur le curé, *priez Dieu que nous n'ayons jamais de motifs pour regretter Valençay.* » Ferdinand VII, auquel l'Empereur donnait quinze cent mille francs pour vivre dans la solitude du Berry, n'y a laissé aucun monument ni de charité ni de piété ; il donnait beaucoup, mais sans intelligence, se laissait piller, sans s'en douter, et achetait, comme un enfant, quantité de brimborions inutiles, qu'on lui vendait un prix excessif. J'aurais trop à dire si je rapportais tout ce que le souvenir

de ce prince, moitié moine, moitié sauvage, fait naître de réflexions. Ce souvenir, d'ailleurs, sortirait trop du cadre dans lequel il est d'autant plus convenable de me renfermer, que M. de Talleyrand a consacré aux princes d'Espagne, comme on le verra un jour, une partie fort intéressante de ses Mémoires. Je ne rapporterai plus qu'un seul fait, parce qu'il leur fait honneur ; c'est celui d'une lettre touchante que l'oncle et les deux neveux adressèrent à M. de Talleyrand le lendemain du jour qu'ils quittèrent Valençay. La voici textuellement. L'original se trouve aux archives de Valençay.

MONSIEUR LE PRINCE, NOTRE CHER COUSIN
ET CHER AMI,

« Les bontés dont Votre Altesse Sérénissime nous a
» comblés depuis que nous avons le *bonheur* de la con-
» naître : l'aimable hospitalité que nous lui devons et mille
» motifs de la plus vive reconnaissance, joints à la haute
» estime que ses grandes *calité* nous ont inspirés, nous
» font un devoir bien agréable de vous assurer par le
» moyen du duc de San-Carlos et du chanoine Escoiquiz,
» porteurs de cette lettre, des sentiments de parfaite et
» inviolable amitié que nous *lui* avons voués ; quoique
» nous soyons bien persuadés que nous ne les pouvons
» exprimer que faiblement, de même que les regrets que
» nous cause votre absence, bien que modérés par l'espé-
» rance qu'elle sera *favorable* à l'expédition de nos affaires,
» et que nous aurons le plaisir de la revoir.

« Recevez donc, Prince, cet épanchement de nos cœurs.
» Il est trop vrai pour n'être pas senti par vous-même.
» Quoiqu'il puisse interrompre les importantes occupations
» dont Votre Altesse Sérénissime sera entourée, c'est

» cependant cette considération qui nous oblige à la ter-
» miner par de nouvelles assurances de ces mêmes senti-
» ments de reconnaissance et d'amitié la plus distinguée,
» avec lesquels nous nous nommerons toujours,

« Vos bien affectionnés cousins et amis,

« FERDINAND. — CHARLES. — ANTONIO.

« Valençay, 30 août 1808. »

Cette lettre, signée des trois princes, est tout entière de la main de Ferdinand VII. J'ai conservé, en la rapportant, l'orthographe particulière et incorrecte du roi.

Pour en revenir aux portraits du salon de Valençay, je dirai que celui qui se trouve sur la cheminée représente madame Adélaïde d'Orléans; à côté est celui de mon grand-père, le duc Ernest-Jean de Courlande, qu'avec la permission de M. de Talleyrand, j'ai placé à Valençay. Les étranges vicissitudes de la destinée de mon grand-père, en font un personnage intéressant; il doit l'être du moins pour ses descendants. Le portrait de ma mère le sera pour tous ceux qui ont connu cette noble, belle et douce personne. Le mien, par Prudhon, était ressemblant à l'époque où il fut fait; je m'appelais alors la comtesse de Périgord, et c'est pour cela qu'il porte sur l'envers de la toile cette dénomination.

Les grands vases de porcelaine placés sur la cheminée du salon, ont été donnés par l'empereur Napoléon à M. de Talleyrand. Le principal ornement de cette pièce est une tête en marbre blanc, le Pâris de Canova, que les artistes admirent particulièrement.

Deux mille volumes de pure littérature, principalement à l'usage des gens du monde, se trouvent dans le cabinet qui touche au salon. Un grand tableau sépare les deux

corps de bibliothèque, c'est le portrait en pied de ma mère, me tenant, âgée de cinq ans, dans ses bras ; il est peint par un artiste italien ; cet ouvrage a de la grâce et avait le mérite de la ressemblance.

Le chambre à coucher qui fait suite est dans de belles proportions. On y remarque un joli tableau de l'Albano et deux petits portraits, peints par Nattier, représentant mesdames de Châteauroux et de Flavacourt.

Le salon rond, qui dépend de cet appartement, est riche en objets d'art. Je citerai le portrait de Canova, par Gérard ; une belle copie de Raphaël, par Annibal Carrache ; le buste colossal de Napoléon, en marbre blanc, par Canova, d'autant plus intéressant, qu'il est placé en regard de celui de l'empereur Alexandre, par Thorwaldsen ¹. Un autre buste, moins remarquable, quoique de Canova, c'est celui d'Élisa Bacciocchi, grande-duchesse de Toscane, sous l'Empire.

Des peintures sur glace, venant de Chine, et remarquables par leur couleur, ornent le petit cabinet qui termine l'appartement principal. C'est cet appartement que Ferdinand VII a occupé lors de son arrivée à Valençay ; mais s'y trouvant trop éloigné de son frère don Carlos, il quitta le rez-de-chaussée, pour demeurer au premier étage, dans la chambre qui s'appelle maintenant la chambre d'honneur et dont je parlerai plus tard.

(A suivre.)

1. Ce buste a été donné à Londres à M. de Talleyrand, en l'année 1834, par le prince de Lieven, ambassadeur de Russie en Angleterre, au moment où celui-ci fut appelé à Pétersbourg pour y être gouverneur du grand-duc héréditaire.

NOTICE

SUR

VALENÇAY

PAR

Madame LA DUCHESSE DE DINO *et plus tard* DUCHESSE
DE TALLEYRAND.

(Suite et fin).

CHAPITRE SIXIÈME.

LUÇAY.

Luçay-le-Mâle, dans le département de l'Indre, est une fort belle annexe à la seigneurie de Valençay. Possédée, en 1355, par Geoffroy de Palluau, elle passa, en 1393, dans les mains de Jean de Châteauneuf, et, en 1595, dans celles de Jean de Rochefort. Après être restée pendant deux siècles dans la familles de Rochefort, la terre de Luçay en est sortie, en 1796, pour passer dans celles de messire de Chaumont. L'acquisition de la terre de Valençay ayant été faite en 1745, par M. de Chaumont, ces deux terres se sont ainsi trouvées réunies dans les mêmes mains et ont suivi les mêmes mutations. Je n'ai pu me procurer aucune donnée sur la date du château ; il paraît d'après son architecture être de la même époque que celui de Va-

lençay. Ce joli château ne laisse pas que d'avoir de l'étendue et de l'élégance ; sa position surtout est belle, car il domine la forge, le bel étang qui l'alimente, le bourg de Luçay et des ravins assez pittoresques.

CHAPITRE SEPTIÈME

VEUIL.

Je n'ai que peu de choses à dire sur Veuil, que M. de Luçay réunit, en 1787, à la seigneurie de Valençay. Il l'acheta de M. de Courbeton, qui le possédait comme héritier de M. de Montmertel, qui lui-même l'avait acquis, en 1763, de M. Voyer d'Argenson. J'ai parlé à des vieillards qui se souvenaient encore d'avoir vu le château habité par M. d'Argenson ; il domine et embellit la vallée du Nahon et devait être remarquablement joli, à en juger par la partie conservée. Un fermier l'habite maintenant. Non seulement ce château était assez grand, mais encore il rappelait le meilleur style de la renaissance. Outre les vues générales de Veuil, par M. Roberts, qui se trouvent dans un album spécial, j'ai demandé à M. Vestier une planche de détail, pour donner une idée exacte de la richesse et de la délicatesse des ornements de cet élégant édifice. La route qui y conduit à travers d'agréables prairies, arrosées par le Nahon, en fait un but de promenade très agréable, soit à pied, soit à cheval.

CHAPITRE HUITIÈME

LA VILLE DE VALENÇAY.

Valençay, chef-lieu de canton dans l'arrondissement de Châteauroux, département de l'Indre, est situé au 49° degré 46 minutes de longitude du méridien de l'île-de-Fer et 47° degré 40 minutes de latitude. La ville est bâtie

au sommet de deux collines, dans une position agréable, et domine un joli vallon qu'arrose la petite rivière du Nahon. La ville est divisée en deux parties, dont chacune couvre un des coteaux ; l'une, qui se groupe autour de l'église, s'appelle le Bourg-de-l'Église ; l'autre le Bourg-du-Château. Plusieurs nouvelles constructions auront bientôt réuni ces deux parties entre elles, en les rapprochant du bas bourg, situé sur la rive opposée du Nahon, et que l'on doit considérer comme une troisième partie de la ville. La statistique du département de l'Indre, page 67¹, dit que la ville de Valençay existait au x^e siècle ; elle ne formait, à cette époque, qu'un seul bourg et faisait partie des propriétés de l'ordre de Malte en France. La banlieue de Valençay est d'une assez grande étendue ; on y récolte de bons vins, qui se consomment principalement dans le canton même et dans plusieurs villes du département de l'Indre.

Depuis le recensement, fait en 1836, la population de la commune est de trois mille deux cent quatre-vingt neuf habitants, dont un peu plus de moitié dans la partie urbaine. La plupart des habitants jouissent d'une grande aisance, dont la source primitive remonte sans doute au séjour et à la richesse des anciens seigneurs du château, depuis à celui des princes d'Espagne, enfin aux secours de tout genre répandus par le prince de Talleyrand et aux encouragements que les différentes industries du pays ont trouvés dans sa sollicitude pour la prospérité de la contrée. Valençay avait une communauté de religieuses ursulines, fondée en 1644 ; un bailliage seigneurial qui s'étendait sur trente-six communes, et une maîtrise particulière des eaux et forêts très ancienne, qui relevait seule-

1. Cette statistique a été publiée l'an 11 (1803), par M. Dalphonse, préfet du département de l'Indre.

ment de la Table de Marbre. Maintenant, elle a une justice de paix, une brigade de gendarmerie, un bureau de poste aux lettres, un relais de poste aux chevaux, un bureau d'enregistrement, une perception et une recette à cheval des contributions indirectes, un bureau de bienfaisance et une maison de charité, établie par le Prince de Talleyrand et desservie par cinq sœurs de la Croix, qui instruisent gratuitement les petites filles et portent des secours aux malades à leur domicile. La chapelle qui tient à cette maison est décorée avec soin ; tout le mobilier est en bois de chêne sculpté ; les vitraux de couleur et un beau tableau de Le Sueur, sur l'autel, méritent d'être remarqués. Son plus bel ornement est un calice en or, incrusté de lapis et enrichi de ciselures qui représentent les différentes scènes de la passion de Notre-Seigneur. Ce calice fut donné, par Pie VI, au prince Poniatowski, archevêque de Cracovie, primat de Pologne. La princesse Tyszkiewicz, sa nièce, qui en a hérité, l'a offert à la chapelle de Valençay. C'est dans un caveau, construit à droite de la chaire, qu'est enterrée la princesse Tyszkiewicz, décédée à Tours, le 4 novembre 1834 ; ses restes ont été, sur la demande du Prince de Talleyrand, transportés à Valençay, où elle avait plusieurs fois témoigné le désir de trouver sa dernière demeure. Ses obsèques y ont eu lieu le 20 novembre de l'année 1834.

L'église de Valençay est ancienne, elle est bâtie au sommet d'un des deux coteaux dont j'ai parlé plus haut ; elle est assez grande, bien située, produisant un bel effet dans le paysage, surtout depuis que le Prince de Talleyrand a fait construire l'élégant clocher qui la surmonte. Plusieurs des anciens seigneurs de Valençay étaient enterrés dans cette église ; malgré la douceur relative avec laquelle la grande révolution s'est passée à Valençay, il y a eu quel-

ques destructions à regretter, celle surtout des anciennes tombes. Quelques-uns des habitants qui y avaient pris part, sachant que je regrettais de ne plus trouver aucune inscription dans l'église, ont chargé le curé de Valençay, l'abbé Chauveau, de m'apporter trois plaques en cuivre attachées jadis à ces tombeaux et que j'ai fait déposer aux archives. Voici les inscriptions qu'elles contiennent ; je les rapporte textuellement avec leur orthographe, regrettant de n'y avoir trouvé que des noms et point de dates :

« Dans ceste guesse sont Les oz trouvez en ceste Eglise
» en la Sepulture des Seigneurs de Vallançay, desquels on
» ne peut dicerner les nons. »

« CY-GIST, Haulte et puissante Dame, Iehane Bernard
» Femme de Messire Iacques Destampes Viuant Cheuallier
» de l'ordre du Roy Seigneur de Vallançay, c^t. du-Lyot,
» Dame de son Chef Destiau et de Longuay. »

« EN CESTE Caisse sont les oz de M^{re}. Loys Destampes
» Viuant Seigneur et Vallançay, Cheuallier de Lordre du
» Roy, Gouverneur et Bailly de Bloys et d'autres Tant de
» ses enfans que de ses predecesseurs Seigneurs du dict
» Vallançay. »

En décrochant la cloche pour construire le clocher actuel, on a pu voir par qui elle avait été donnée.

Voici l'inscription :

HAVLT - ET - PVISSANT - SEIGNEVR - MESSIRE - DOMINIQUE - DES-
TAMPES - MARQVIS - DE-FIENNEE - DE-VALLANÇAY - SIRE-DAPLAIN-
COVRT — ✠ s^{ta}. MARTA-ORA - PRNOBIS - ET - HAVLTE-ET-PVIS-
SANTE-DAME-MARGVERITE-DE-MONTNORENCY-SA-FEMME—1645 —
TALENAR-GVILLONCORMARLF-ET-AVTRES-LIEVX —

Les parrain et marraine de cette cloché sont les mêmes possesseurs de Valençay qui ont bâti le grand corps de logis et dont madame de Montpensier vante l'hospitalité et la magnificence.

Deux branches principales d'industrie donnent du mouvement et de la vie à Valençay : une filature de laine et des fabriques de bonneterie. En 1794, un établissement de filature de coton et une fabrique de bas avaient été formés à Valençay par M. de Luçay. La filature de coton a été transformée, en 1817, en une filature de laine et manufacture de draps. Elle occupe plus de cent personnes. La bonneterie occupe beaucoup d'ouvriers ; le principal fabricant actuel a obtenu une médaille à l'exposition de 1819 ; les produits de son atelier ont été jugés soit par leur finesse, soit par leur solidité, comparables aux plus belles fabrications anglaises : et, sous le rapport de l'élasticité, les Anglais mêmes les jugent supérieurs. Ferdinand VII y a fait faire les bas destinés au trousseau de sa seconde femme, la princesse de Portugal, et madame la duchesse de Berry y faisait faire ceux de ses enfants.

Je ne dois pas oublier que le mardi de chaque semaine, il se tient à Valençay un marché très important, où s'achètent des quantités considérables de froment, que l'on exporte dans les départements voisins. Ils s'y tient annuellement sept foires importantes pour la vente des bestiaux. La place du marché est vaste ; la halle, belle ; les maisons qui l'entourent, bien bâties. Elle doit encore s'embellir d'une mairie, d'une justice de paix et d'une école de garçons, dont le terrain a été donné à la commune par M. de Talleyrand.

CHAPITRE NEUVIÈME

LES CHATEAUX VOISINS

Ce serait laisser mes souvenirs de Valençay bien incomplets que de ne pas dire ici combien l'agrément de son séjour est augmenté par le charme du voisinage. Beaucoup de châteaux, de maisons agréables, parfaitement habitées, se trouvent à proximité. Saint-Aignan est le plus considérable, le plus curieux ; il a, dans des temps reculés et à plusieurs reprises, appartenu aux mêmes propriétaires que Valençay. Saint-Aignan appartient aujourd'hui à mademoiselle de Périgord, notre cousine, fille du prince de Chalais et de mademoiselle de Beauvilliers.

Châteauvieux, bâti au sommet d'un rocher élevé dominant à pic de profonds ravins, est dans une situation aussi singulière que pittoresque ; malgré cinq lieues de chemins difficiles, c'est la route que nous parcourons avec le plus de plaisir, car Châteauvieux appartient à M. et madame Royer-Collard, qui y passent toute la belle saison.

Selles-sur-Cher n'est plus ce que je l'ai vu avant qu'il fût vendu par M. de Barthillac à des spéculateurs d'Orléans, qui ont détruit le parc et démoli les trois quarts du château. Il avait été bâti par Philippe de Béthune, frère du duc de Sully. Mademoiselle de Montpensier et l'abbé de Marolles parlent de Selles comme d'une noble et agréable demeure ; elle l'était encore pendant les premières années que j'ai passées en Berry.

Beauregard, dans la commune de Chabris, est une assez grande demeure, où la veuve du dernier marquis de Béthune, de la branche aînée de cette illustre maison, vit fort retirée.

Un autre Beauregard, infiniment plus joli et plus cu-

rieux, est celui qui appartient à madame la comtesse Camille de Sainte-Aldegonde, à quelques lieues de Blois, sur la route de Châteauroux. Ce joli château, rendez-vous de chasse de François 1^{er}, quand il habitait Chambord, est aussi intéressant par sa date que par les objets curieux qu'il renferme, et il doit au bon goût de madame de Sainte-Aldegonde, l'état de restauration dans lequel il se trouve aujourd'hui.

Le voisinage le plus rapproché de Valençay est celui qui lui offrent les jolies habitations qu'on trouve en remontant le cours du Nahon. La Tour-du-Breuil, vieux castel, bâti au milieu de riantes prairies, n'en est qu'à une lieue ; il est habité par la famille du même nom.

Plus loin, la Moustière, château moderne, d'une construction élégante, dans une situation élevée, fort bien annoncé par de belles avenues et des avant-cours spacieuses, appartient à M. Amédée d'Entraigues, actuellement préfet d'Indre-et-Loire.

Une demi-lieue au delà de la Moustière est un ancien château à quatre tourelles, jetées au milieu d'une grande pelouse qui rappelle l'Angleterre. Le baron Finot y demeure avec sa famille.

M. et madame Jules d'Entraigues habitent le castel féodal d'Entraigues, qui termine la série des châteaux que Valençay se félicite de compter dans son voisinage.

